

ÉPITRE
AUX TEMPLIERS.

ÉPÎTRE



AUX TEMPLIERS (1).

CHEVALIERS malheureux, autant que magnanimes,
Des fripons et des sots mémorables victimes,
Nous voyons donc en vain, depuis cinq cents hivers,
Vos tombeaux se couvrant des pleurs de l'Univers,
De vos persécuteurs accuser l'injustice.
Ces brandons, ce bûcher, cet infâme supplice
Qui frappa de Paris les regards indignés,
Ces bourreaux, ces tourmens au crime destinés,

(1) Cette Épître ne devait être connue que d'un petit nombre d'amis qui viennent quelquefois partager ma retraite : moins *charitable* que M. G....., je ne voulais pas faire rire le public aux dépens d'autrui ; mais des indiscrets m'ont trahi, et mes vers courent le monde sans mon aveu. J'ai même remarqué, dans plusieurs copies qui ont passé sous mes yeux, des fautes et des corrections qui ne sont pas de moi. J'ai donc cru devoir prendre le parti de me mettre au grand jour, tel que je suis. On verra bien que je n'ai pas l'habitude de la versification, et vous m'excuserez peut-être.

Ce n'est pas dans l'intention de le désavouer que je n'ai point mis mon nom à cet écrit : tout Paris sait déjà qu'il est de moi, et je m'en suis expliqué franchement avec ceux qui m'en ont parlé.

Aujourd'hui même encor menacent l'innocence.
 Un Guillaume nouveau (1) vient effrayer la France :
 Monsieur l'abbé G , ce grand inquisiteur ,
 Sur la cendre des morts exerce sa fureur.
 Du célèbre Fréron ce fils illégitime ,
 Refait votre procès et blâme notre estime.
 Déplorer vos malheurs , c'est être criminel ;
 C'est outrager ensemble et le trône et l'autel.

La vertu sur la terre à l'intrigue immolée ,
 Dans un autre univers , à jamais consolée ,
 Reçoit enfin le prix de ses longues douleurs :
 Là , d'un heureux oubli vous goûtez les douceurs.
 Ah ! souffrez cependant que ma muse indignée ,
 Vous parle de la terre à l'erreur condamnée.
 Dans ces jeux où la scène , à nos yeux attendris ,
 Offre de grands malheurs et d'illustres débris ;
 Nous peint des passions l'inévitable empire ;
 La haine et ses transports , l'amour et son délire ;
 Spectacle où tout mortel , même au sein du bonheur ,
 En pleurant l'infortune aime à trouver son cœur ,
 On vient de retracer votre sanglante histoire.
 Un peuple entier vous plaint et maudit la mémoire

(1) Tout le monde connaît à présent Guillaume de Paris , frère prêcheur , confesseur de Philippe-le-Bel , et inquisiteur de France.

De ces lâches mortels qui pour un peu d'argent
 Trafiquent de leur gloire et du sang innocent.
 Mais combien on admire et votre grand courage,
 Et cet auguste chef qui, sous le faix de l'âge,
 A l'aspect du bûcher qu'on élève à ses yeux,
 Sûr de sauver ses jours par un aveu honteux,
 Défend et ses amis et les dogmes du temple !
 Du mépris de la mort cet héroïque exemple
 Inspire les vertus, enflamme tous les cœurs,
 Et les larmes du sage honorent vos malheurs.
 Tout Paris applaudit, et G. s'en offense.
 Cet obscur écrivain (1) qui, dans son arrogance,
 Aspire à régenter le Parnasse français,
 Qui sourit au naufrage et gémit d'un succès,
 Attaque insolemment les héros et le drame.
 La pitié, la terreur, ces grands ressorts de l'ame,
 En vain viennent frapper tous nos sens éperdus :
 Le pointilleux G. nous défend d'être émus.
 Ces tendres sentimens qui dans nous se réveillent,
 A l'aspect de la tombe où vos mânes sommeillent,
 Outragent le théâtre et sa première loi,
 Et nul ne doit pleurer sans l'aveu de G.

(1) On a prétendu que cette expression ne devait pas s'appliquer à un écrivain qui fait tant parler de lui depuis quelques jours ; mais j'observe qu'un tambour fait presque autant de bruit que M. G. et que cet instrument n'en est pas plus illustre.

Il fait plus : réveillant l'horrible calomnie
 Que forgeaient contre vous l'abassesse et l'envie,
 Ces mensonges grossiers, scandale de Paris,
 Et qui de l'honnête homme obtinrent le mépris,
 Il croit justifier un crime qu'on abhorre,
 Et du nom de justice un meurtre se décore.
 De cet obscur complot, de ce tissu d'horreurs,
 Non, non, les tribunaux ne sont point les auteurs.
 Vous fûtes condamnés, mais par vos adversaires;
 Non par des magistrats, mais par des commissaires (1)
 Esclaves sans pudeur, à l'intrigue vendus.
 Mais, que dis-je? par eux fûtes-vous entendus?
 L'appui de l'innocent, la voix de l'éloquence,
 A-t-elle des proscrits embrassé la défense?
 En vain vous réclamiez son généreux secours (2):
 Faisant pâlir le crime, elle eût sauvé vos jours.
 Pontife ambitieux, mais faible et politique,
 Clément blâme d'abord cette infâme pratique

(1) On se rappelle cette réflexion d'un bon religieux
 qui montrait le tombeau d'un proscrit : *Il n'a pas été jugé
 par juges, ains par commissaires.* Ce sont aussi des com-
 missaires et des docteurs qui ont fait brûler Jeanne Darc.
 Dans le doute, M. G. aimera mieux condamner cette
 héroïne que de blâmer ses juges.

(2) En matière d'hérésie on ne devait pas être défendu.
 Rien de plus juste, et sur-tout de plus simple.

Qui suscite en secret des témoins subornés,
 Vils mortels, dès long-tems au vice abandonnés,
 Et que le temple avait chassés de son enceinte ;
 Mais Philippe a parlé (1), Clément connaît la crainte (2) ;
 Il cède à l'intérêt, tyran du genre humain,
 Et votre défenseur devient votre assassin.
 Le chef du vatican sur vous lance la foudre,
 Quand un conseil entier est prêt à vous absoudre.
 Les pères de l'église, à Vienne rassemblés,
 Repoussent des méchans les efforts redoublés,
 Méprisent l'imposture et refusent d'y croire ;
 Mais Clément vous proscrit par *décret provisoire* (3).

(1) M. G. justifie le meurtre des Templiers, par l'éloge de Philippe-le-Bel. Il accuserait de même les Barmicides massacrés par les ordres d'Haroun-al-Raschid, ou le *Juste*, titre que ce calife a mérité pendant toute sa vie moins un seul jour.

(2) Il ne voulait pas, disait-il, scandaliser son cher fils le roi de France. Il est vrai que ceci est tout uniment une phrase de l'abbé Velly.

(3) Cette ferme résistance de tout un concile, malgré les intrigues que l'on avait employées, parle plus éloquemment que tout le reste, et prouve que les Pères ne voyaient pas dans les Templiers des philosophes de 1793. J'ignore si, cinq siècles plus tard, Condorcet a mieux vu que le concile ; mais je sais bien que cet écrivain n'est pas l'auteur de l'ouvrage que M. G. lui attribue. M. G. sait aussi que le véritable auteur vit encore, et que certes il ne fait pas autorité.

Ah ! l'auguste Louis, le plus saint de nos rois,
 Pour juger les mortels prescrivit d'autres lois.
 Soumis à l'ascendant de ses sages maximes,
 On aurait au pouvoir épargné de grands crimes.
 Un Pontife lui-même osa briser leur frein.

Quand Guillaume G , ce sublime écrivain ,
 Pour excuser Clément aujourd'hui vous accuse,
 Il croit nous égarer, et c'est lui qui s'abuse.
 Lui seul est condamné quand vous êtes absous :
 Le mépris est pour lui, les larmes sont pour vous.
 De ce tendre intérêt recherchant l'origine,
 Cet esprit pénétrant, Monsieur G devine
 Que tous les francs-maçons, conjurés contre lui,
 Pour le mieux désoler vous prêtent leur appui ;
 Qu'ils sont vos successeurs, et qu'en bonne police
 On devrait le charger d'ordonner leur supplice.
 Malheureux francs-maçons, dieux ! quel est votre effroi !
 Vous avez contre vous B et G : (1) !
 Méprisant les clameurs de ces carlins d'Ignace,
 De qui la vanité semble accroître l'audace,
 L'*Orient*, à travers les siècles corrompus,
 Garde le feu sacré des antiques vertus.

(1) M. G a été dans cette occasion le perroquet
 de M. B comme pour ses premiers articles, il s'est
 fait le copiste de Moréri.

Hé! qu'importent les cris de ce couple vulgaire?

B..... et G..... n'ont point vu la *lumière*.

Illustres Chevaliers! vous ignorez, hélas!

Ce que c'est qu'un G....., qu'un journal des Débats (1);

Ce que c'est qu'un F.... (2) qui, pour gagner sa vie,

Fait insulte au talent, l'outrage et le décrie.

Nous cultivons les arts, dans vos jours peu connus.

Les arts dans tous les tems font aimer les vertus;

Et par l'attrait du beau, qui de l'ordre est l'image,

De l'homme la sagesse obtient un juste hommage.

Mais malheur au mortel qui loin de ses rivaux,

Veut illustrer son nom par de dignes travaux.

Il paraît et soudain des grimauds de collège

Le tourbillon poudreux et l'attaque et l'assiége.

Sur sa tête coupable appelant les revers,

On déchire sa prose, on mutile ses vers.

Sur un trait isolé, qui prête à la critique,

On provoque à grands cris la censure publique;

(1) Quelles que soient les expressions générales dont je me sers plusieurs fois, je déclare que je n'ai voulu parler que de M. G..... et de M. F.... et que j'ai toujours aimé à rendre justice aux journalistes qui honorent leur profession bien plus qu'ils ne sont honorés par elle.

(2) J'avoue que j'aurais dû annoncer plutôt ce nouveau personnage et qu'il a l'air de tomber ici des nues; mais j'ai voulu, par cette tournure, imiter son entrée dans le monde.

On retranche, on ajoute, on retourne, on refait;
 Dénaturant ainsi l'œuvre le plus parfait,
 Aux regards empressés sans remords on le livre,
 Et ce bel art s'appelle *analyser un livre*.
 Le modeste F . . . qui, pour tromper les yeux,
 Sous le manteau de l'A cache un nom glorieux,
 Est dans cet art fatal le plus hardi faussaire.
 Dès qu'il voit un auteur, l'A . . se met à braire,
 Et, blessé des rayons qui frappent ses regards,
 Souille, pour s'en venger, le temple des Beaux-Arts.
 Cependant, sur nos goûts exerçant des censures,
 Ce maître de quartier veut régler nos lectures
 Suivant l'emploi, le rang, ou bien la dignité.
 Oh! de Monsieur F . . . aimable autorité!
 Un Prélat, dites-vous, ne doit point lire Homère.
 Guillaume de Paris, votre digne confrère,
 Et le bon moine Érard, qui prêchait autrefois
 Cette Jeanne, l'appui, le défenseur des rois (1),

(1) *Tu abjureras présentement ou tu seras brûlée*, lui criait le docteur Érard. Ce même docteur lui avait dit dans une *prédication charitable*, (selon les termes du procès) *c'est à toi, Jeanne, que je parle et te dis que ton roi est hérétique et schismatique*. Elle eut le courage de lui répondre : *par ma foi, sire, révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer sur peine de ma vie, que mon roi est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et n'est point tel que vous le dites*. Note de l'abbé Millot.

Ils n'ont connu jamais Homère ni Virgile.
 Pourtant je doute encor, mon maître : l'évangile
 Ne me dit pas un mot de vos belles raisons.
 Des Romains et des Grecs ces doctes nourrissons,
 Augustin et Grégoire, et Lactance et Jérôme,
 Cyprien, Athanase et ce grand Chrysostôme,
 Ont cultivé les arts sans corrompre leur cœur ;
 Et de Ganganelli le digne successeur,
 Ce Pontife, qui vient d'honorer ma Patrie ;
 Protège le savoir, rend hommage au génie.
 L'autel est entouré d'ennemis dangereux :
 Prêtres, instruisez-vous pour les combattre mieux.

Moins rigoureux, G s'empare de la scène.
 Du Théâtre Français il a fait son domaine.
 Il y commande en maître, et jusqu'aux boulevards
 Il daigne quelquefois abaisser ses regards.
 Orgueilleux de son poste et fier de ses principes,
 Il pourra cependant célébrer des tulipes ;
 Mais pourvu toutefois qu'un dîner précurseur
 A ce grand Aristarque ait offert sa douceur.
 Pour ces charmans objets combien il intéresse !
 Et même il vous dira leur prix et leur adresse.
 Malheureux Templiers qu'il condamne aujourd'hui,
 S'il eût pu vous connaître il serait votre appui.

Aux yeux de cet ami du théâtre et de Flore ,
 Vous seriez innocens si vous dîniez encore.

Tandis que je vous tiens , Monsieur du Feuilleton ,
 Sur vos doctes écrits , parlons un peu raison.
 De quel droit venez vous régenter le Parnasse ?
 A la cour des neuf sœurs montrez-moi votre place.
 Quel chef-d'œuvre produit commande nos respects ?
 Quel triomphe obtenu ? quels éclatans succès
 Ont imprimé le sceau de votre ministère ?
Je fais peu , dites-vous ; mais j'enseigne à bien faire.
 Sophocle , sur la scène appelant les terreurs ,
 Euripide mettant toute la Grèce en pleurs ,
 Avaient-ils un G pour régler leur génie ?
 Le père de Cinna , celui d'Iphigénie ,
 Broyaient-ils leurs couleurs , guidaient-ils leurs pinceaux ,
 Traçaient-ils leurs dessins sur la foi des journaux ?
 Quand notre cœur sourit à d'aimables peintures ,
 Vous nous désenchantez par vos froides censures ;
 Et votre esprit blâsé , n'y trouvant rien de beau ,
 Étouffe le talent à peine à son berceau.
 Un seul drame paraît : cent critiques circulent.
 Hélas ! malheur au siècle où les G pullulent !
 Vous , qui tous les matins instruisez l'Univers ,
 Souffrez qu'on vous reproche un plus grave travers.

Gouvernez , j'y consens , au gré de vos caprices ,
 La Porte Saint-Martin , la scène et les coulisses ;
 Mais pourquoi , sans pudeur , osez-vous insulter
 Ceux que l'Europe entière apprend à respecter ?
 Chez nos modernes grecs séditieux Thersite ,
 Auprès de Melpomène onéreux parasite ,
 Chez sa sœur Uranie avez-vous quelques droits ?
 Est-elle condamnée à ramper sous vos lois ?
 Quoi ! tandis que Lalande , observant les comètes ,
 Suit ces astres nombreux dans leurs routes secrètes ;
 Qu'il prédit leur retour , calcule leurs effets ;
 Que de leur parabole il décrit les progrès ,
 Et qu'il sait retenir , par une main savante ,
 Ces grands corps toujours prêts à fuir par la tangente (1) ;
 Quand , à l'aide d'Herschell (2) , son œil audacieux
 S'occupe d'agrandir le domaine des cieux ;
 Méprisable faquin , gagé par un libraire (3) ,
 Dans ses nobles travaux vous osez le distraire ,

(1) *Tangente, parabole* : Voilà deux termes techniques que M. A. n'aimera point à trouver dans des vers ; mais je n'ai point écrit tout ceci pour lui faire plaisir.

(2) Tout le monde sait que c'est à M. Herschell que nous devons la perfection du Télescope.

(3) M. G. nous a dit qu'il n'aimait pas les *flagorneries littéraires*.

Et croyez, dans l'excès de votre vanité,
Que l'on va d'un G..... partager la gaîté ?
Successeurs de Newton, nobles fils d'Uranie !
Élancez-vous aux cieux, sur l'aîle du génie ;
Percez l'immensité, docile à votre voix ;
Expliquez de Képler les admirables lois ;
Jusques dans son berceau surprenez la lumière ;
Illustrez votre siècle, en éclairant la terre ;
Commandez le respect aux siècles à venir ;
Mons G..... vous attend pour charmer son loisir.

Compagnon de F....., je sais que pour Lalande
Votre haine doit être inexorable et grande :
Il honore les arts et vous les outragez.
Persécutés par vous et par lui protégés,
Les talens chaque jour lui rendent un hommage
Que n'obtiendra jamais son détracteur sauvage (1).
Par sa main libérale Harding est couronné.
Tous les ans au succès un prix est décerné (2).

(1) Il faut avouer que la manière dont il traite M. de Lalande, est un peu iroquoise.

(2) M. de Lalande dépense en prix d'astronomie, autant d'argent que M. G..... en gagne par les injures qu'il distribue.

A louer le savoir sa plume accoutumée,
Devient pour ses rivaux une autre renommée (3),
Et ce vieillard, trop grand pour en être jaloux,
N'en offensa jamais et les honore tous.
Exempt de ces fureurs qu'un démon vous inspire,
Ho! combien à vos yeux il doit être en délire!

Illustres Templiers, dont j'ai, mal à-propos,
Et réveillé la cendre et troublé le repos,
Dans votre étonnement, vous demandez peut-être,
De Lalande à G. quels rapports ont fait naître

(1) « *Un ouvrage important qui fait époque dans l'astronomie, mérite d'être promptement annoncé à l'univers. Le quatrième volume de la mécanique céleste de M. de Laplace, renferme des recherches aussi neuves qu'importantes sur les comètes, les satellites de Jupiter, les réfractions, les masses des planètes, les nouvelles inégalités trouvées dans le mouvement de Jupiter, le calcul de la déviation des corps qui tombent; enfin, tout ce que la plus haute géométrie pouvait nous apprendre de plus curieux et de plus neuf* ».

DE LALANDE.

Extrait du journal des Débats, n^o. du 8 prairial an 13.

C'est ainsi qu'un grand homme sait en juger un autre; pendant que M. de Lalande ennoblissait ainsi leur feuille, que faisaient nos deux Aristarques? L'un critiquait des bleuilles sur le titre, et l'autre s'extasiait devant des tulipes.

Un débat qui jamais ne devait exister :
G vous condamnait , Lalande osa douter.
Pourtant plaignez le sort de ce folliculaire :
De ces doctes leçons il reçoit le salaire
Et subit chaque jour les horreurs du trépas.
On ne meurt qu'une fois , vous le savez , hélas !
Et lui , multipliant son trop juste martyre ,
Renaît chaque matin et tous les soirs expiré.



